

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France

de Piece  
Y P  
65

LE POÈME  
DE  
LA CLOCHE



DE  
F. SCHILLER

MIS EN VERS FRANÇAIS

Par l'Abbé F. G.



DRAGUIGNAN  
IMPRIMERIE C. ET A. LATIL, BOULEVARD DE L'ESPLANADE, 4

1895

LE POÈME

DE

LA CLOCHE

DE

F. SCHILLER

MIS EN VERS FRANÇAIS

Par l'Abbé F. G.



DRAGUIGNAN

IMPRIMERIE G. ET A. LATIL, BOULEVARD DE L'ESPLANADE, 4

1895

Pièce  
8<sup>h</sup>  
45

1

2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

# LE POÈME DE LA CLOCHE

---

## AVANT-PROPOS

---

*Tout ami des belles-lettres qui peut apprécier le Chant-de-la-Cloche dans la langue où il fut écrit, conoindra que le plaisir qu'on y éprouve, vaudrait à lui seul la peine, si grande soit-elle, d'apprendre l'allemand. Parmi les chefs-d'œuvre de la littérature germanique, aucun n'offre autant de beautés dans un aussi petit cadre, autant de perfection dans chacune de ses parties et dans son ensemble, que cette délicieuse création. C'est le drame de la vie en ce qu'elle présente de plus émouvant ; ses phases, ses événements les plus solennels forment ici des scènes animées, et la variété des vers et des rythmes les rehausse, prenant le ton le plus approprié aux tableaux divers qu'elles représentent.*

*Pour ceux qui n'ont pas eu le loisir ou qui ont dédaigné d'apprendre le TEDESCQUE, plus d'un versificateur a essayé de reproduire en français le Poème de la Cloche. Les essais que j'ai lus m'ont paru, à la vérité, peu encourageants et propres à justifier l'avis de Madame de Staël qui a déclaré cette tâche impossible. Est-il téméraire de passer outre ce jugement et l'insuccès d'autrui ? — Mais l'illusion fut toujours permise aux amis de la lyre ; on sait d'ailleurs*

que, dans la version, si le terme fidèle et à la fois poétique est souvent un *Protée presque insaisissable*, *Aristée n'en a pas moins dompté le rebelle demi-dieu par l'opiniâtreté de la lutte*. J'ai réalisé, quant à la persévérance, cette ingénieuse allégorie ; je n'ai que l'espoir d'en avoir rappelé l'heureux dénouement.

*Schiller a composé son œuvre de deux éléments ; la partie technique représente la série des opérations nécessaires à la fonte de la cloche ; l'autre partie est formée des rapports, des aperçus les plus élevés que ces opérations éveillaient successivement dans l'imagination du Poète. Par exemple, l'alliage heureusement combiné des métaux est indispensable à l'harmonie du son qu'ils doivent rendre ; de même le choix des caractères est la condition du bon accord entre les époux. — La cloche va se former sous terre pour monter ensuite et chanter dans les airs ; pareillement nos corps doivent descendre dans la tombe pour ressusciter glorieux. — Le feu, le métal incandescent liérés à eux-mêmes, sont des puissances dévastatrices, dominés par l'homme, ils sont ses plus utiles auxiliaires ; ainsi en est-il des forces, des activités sociales faisant le bonheur et la gloire d'un peuple, ou produisant des désastres suivant l'énergie ou la faiblesse, la sagesse ou l'incurie de l'autorité. .*

*Mais laissons le lecteur découvrir et apprécier ces beautés si nous avons eu le bonheur de les reproduire assez fidèlement.*

L'ABBÉ F. G. . .

Nota. — Le baptême de la Cloche devait naturellement être religieux ; mais le culte protestant auquel appartenait Schiller, n'a plus de cérémonies, ou les a dépourvues du touchant symbolisme qu'elles ont dans l'Eglise catholique. D'une telle source l'auteur aurait pu tirer le plus bel ornement pour couronner son Poème.

I.

*Vivos voco,  
Mortuos plango,  
Fulgura frango.*

Ferme, assis tel que la roche,  
Dans le sol le moule est prêt ;  
Aujourd'hui se fond la Cloche.  
Sus, mes braves, plus d'arrêt !  
De sueur brûlante  
L'on doit faire assaut  
Pour que l'œuvre soit sonnante...  
Mais la grâce vient d'en haut.

---

Au grave objet qui nous convie  
Sied un langage en harmonie ;  
Accompagné d'heureux propos,  
L'ouvrage avancé et rend dispos.  
Que tout artisan considère  
Ce que son faible bras opère ;  
Il n'est digne que de mépris  
S'il peine sans avoir compris ;  
Car la céleste intelligence  
Est le partage des humains  
Pour que l'intime connaissance  
Eclaire le travail des mains.



## II.

Prenez dans un tronc aride  
Le bois du pin résineux,  
Dont la flamme à jets fougueux  
Monte au col du four torride.

Si le cuivre fond,  
Çà l'étain plus prompt !  
Pour que l'épaisse bouillie  
Coule égale, sans saillie.

Ce que nos bras aidés du feu  
Forment dans une fosse obscure,  
Parlera haut, voix noble et pure,  
De nous, au faite du saint lieu.

Durant des siècles, à toute heure,  
On l'entendra, comme une sœur,  
Pleurer avec celui qui pleure  
Se réjouir, chanter au chœur.

Tout ce qu'aux enfants de la terre  
Apporte le changeant destin,  
Vibre sur l'argentine sphère,  
Qui le répand dans le lointain.



### III.

Maint globule blanc s'agite ;  
La masse entre en fusion,  
Par la soude on facilite  
Des métaux la mixtion :  
« Enlevez l'écume  
« Du bouillant volume » ;  
Eclatant d'un métal pur,  
Le son vole dans l'azur.

---

La Cloche, d'une voix ravie,  
Salue à son premier réveil  
Le nouvel hôte de la vie,  
Porté dans les bras du sommeil.

Sa destinée, obscur mystère,  
Dort avec lui dans son berceau :  
Sur cet aimable et cher joyau  
Veillent les doux soins d'une mère.

---

Pareils à la flèche légère,  
Les ans ont passé sans retour ;  
A l'objet d'un naissant amour  
Le garçon dit adieu, voyage,  
Travaille, lutte avec courage,  
Revient au paternel séjour.

Comme au printemps la rose brille,  
Comme une vision des cieux.  
Rougissante et baissant les yeux,  
Il a revu la jeune fille.



Frappé soudainement, son cœur  
Epreuve une ineffable peine ;  
Versant des pleurs, il se promène  
Loin des amis, seul et rêveur.

Il suit craintif sa bien aimée,  
De son sourire il est heureux,  
Il cueille une rose embaumée  
Fidèle image de ses vœux...

Tendres désirs, douce espérance,  
Âge d'or du premier amour !  
Le cœur ivre de jouissance,  
Croit être au bienheureux séjour :  
Hélas, tu ne souris qu'un jour,  
Beau rêve de l'adolescence !



#### IV.

Je vois brunir les événements ;  
Ce jonc va sonder la masse,  
Paraît-il vitreux de face ?  
Bon ! la fonte est à son temps.  
« Compagnons, alerte !  
« D'une main experte,  
« Jugez si l'âpre et le doux  
« Sont mêlés et bien dissous. »

---

Le rude joint à la souplesse,  
La force unie à la tendresse,  
D'un bel accord c'est le secret :  
Epreuvez si vos sympathies,  
O fiancés, sont assorties :  
Le charme est court, long le regret !

La couronne immaculée  
Sourit au front virginal  
Quand la joyeuse volée  
Sonne l'hymne nuptial.

Ah ! le printemps de la vie  
Finit à son plus beau jour ;  
Avec la branche fleurie  
Tombe le bandeau d'amour.

La passion s'envole,  
Mais l'amitié survit ;  
En perdant sa corolle  
La fleur devient un fruit.

A l'homme de battre  
Le rude sentier  
De l'art, du métier,  
De planter, d'abattre,  
De vendre, acquérir,  
Lutter et courir  
De l'aube à la brune  
L'aveugle Fortune.

Et bientôt tout abonde au dedans, au dehors ;  
La cave, le grenier regorgent de trésors,  
Et la maison grandit, l'enceinte étend son aire,  
Et la ménagère,  
Toute ordre et bon sens,  
Gouverne céans,  
Aimable, ou sévère,  
Ses gens, ses enfants ;  
Instruit les fillettes,  
Reprend les garçons ;  
De mille façons  
Ses mains peu douillettes  
Augmentent le fonds.

Tout chez elle est poli, luisant comme la soie,  
Elle enroule le fil au fuseau qui tournoie,  
Et serre dans l'armoire odorante de thym  
Le linge blanc de neige et la laine qui brille :  
C'est le luxe de sa famille,  
Et son travail n'a pas de fin.

---

Cependant le mari promène :  
Du haut de son manoir,  
Des yeux ravis sur son domaine.  
Depuis l'étable et le pressoir,  
De la grange des gerbes pleine  
Aux blés ondoyants dans la plaine ;  
Il dit avec orgueil :  
« La fortune infidèle  
« Pour moi n'a plus d'écueil. »  
Mais avec la rebelle  
Point de paix éternelle,  
Nul avenir certain,  
Et le malheur frappe soudain.—



## V.

La brisure est dentelée  
C'est à point, pour la coulée ;  
Mais au Ciel faisons un vœu  
Avant que l'airain jaillisse :  
« Enlevez le tampon !  
« Dieu garde la maison ! »  
Dans le béant orifice  
Coule un rouge flot de feu.

---

Le feu, puissance bienfaisante,  
Si l'homme veille et la conduit ;  
Tout ce qu'il forme est le produit  
Des flammes que le ciel enfante ;  
Mais redoutable est ce pouvoir  
S'il n'est esclave du devoir ;  
Fils indompté de la Nature,  
Le feu prend une fière allure  
S'il cesse d'être prisonnier ;  
Il croit avec la résistance,  
Et promène dans le quartier  
Sa torche dévorante, immense ;  
Car l'élément a ses dédains  
Pour les faibles travaux humains.

---

Du nuage humide  
Vient la moisson d'or,  
Du nuage encor  
La foudre homicide. —  
Quel son résonne dans la tour ?  
Son sinistre !  
Rouge et bistre  
Le ciel se teint tour à tour,  
Point ne luit ainsi le jour . . .  
Toute la cité s'alarme ;  
Quel vacarme !  
La fumée encombre l'air ;  
Jaillissant comme l'éclair  
Du milieu de sombres nues,  
La flamme parcourt les rues ;  
L'atmosphère bout, grondant  
Comme au sein d'un four ardent.  
Tout à coup les poutres craquent,  
Les charpentes se détraquent  
Avec fracas ;

Vitres tombent en éclats ;  
Pleurs d'enfants, terreurs des mères,  
D'animaux horribles cris  
Expirant sous les débris ;  
Dans la nuit lueurs solaires ;  
Tout court, tout fuit, tout a peur :  
Dans les mains qui font la chaîne,  
Le seau passe et touche à peine ;  
Sur un arc de vaste ampleur  
L'eau s'élève, tombe, inonde ;  
Mais le vent souffle et féconde  
L'incendie, il se répand,  
Gagne l'aride aliment  
Des moissons accumulées,  
Ses fureurs sont centuplées,  
Et, comme s'il voulait alors  
Ravir au sol tous ses trésors,  
Le tourbillon de feu s'élançe  
Jusqu'au ciel noir :  
Plus d'espoir !  
L'homme avouant son impuissance,  
Oisif, poussant un vain soupir,  
Voit tous ses biens s'anéantir.

---

La maison, l'heureux domaine  
Gît en cendres, triste arène  
De l'orage et des hivers ;  
L'horreur, hôte des déserts,  
S'assied aux portes béantes ;  
La lune et la nue errantes  
Y regardent à travers.

---

A ce tombeau de sa richesse,  
Hésitant au départ,  
L'homme pieusement adresse  
Encore un doux regard :  
« Adieu ! je reprends confiance ;  
« Quoi qu'ait ravi le feu,  
« Mes bien-aimés, oh cher aveu !  
« Oh suprême assurance !  
« Sont là, point de funeste absence ! »



## VI.

La terre a bu tout le métal,  
Jusqu'au bord il emplit le moule ;  
Comblera-t-il devant la foule  
Les vœux de l'art, de l'idéal ?  
Si la fonte prend mal !  
Si la forme s'écroule !  
Hélas, le moment qui s'écoule  
Peut-être nous est-il fatal !

---

C'est aux entrailles de la terre  
Que notre objet doit se parfaire ;  
De là le patient semeur  
Attend le fruit de son labeur.

De plus précieuses semences  
En terre, hélas ! vont se flétrir :  
Mais les divines espérances  
Les feront un jour reffleurir.

---

D'un monotone  
Lugubre effort,  
La Cloche entonne  
Un chant de mort :  
Elle accompagne d'un glas qui frissonne,  
Un voyageur au pays où tout dort.

Ah ! c'est l'épouse adorée,  
C'est la mère tant pleurée  
Que le Trépas, dieux jaloux,  
A ravie à son époux,

Aux enfants que, sage et belle,  
Sa jeunesse lui donna,  
Dont la fleur naissante orna  
Tendrement son sein fidèle.

Il est à jamais défait  
Le doux lien du ménage ;  
Elle habite au noir rivage  
Celle que l'on chérissait.

Sa bonté que rien n'égale,  
A disparu sans retour,  
Près des orphelins s'installe  
L'étrangère sans amour.



## VII.

Quittons la tâche fatigante,  
Laisant l'airain se refroidir ;  
Comme au bosquet l'oiseau qui chante,  
Chacun peut prendre du loisir.  
Le journalier quitte sa peine  
    Au son de l'Angelus,  
    Au signal d'Hespérus ;  
Mais le patron reste à la chaîne. —

Dans la forêt, le voyageur  
Hâte le pas avec bonheur  
Vers sa demeure bien aimée ;  
Le troupeau rentre en bêlant  
    Au bercail ;  
    Le bétail  
Au large front, s'en vient beuglant  
Remplir l'étable accoutumée ;  
    Cahotant,  
    Chancelant,  
Le char lourd de blé s'avance  
    Suivi des moissonneurs ;  
    Sur les gerbes,  
    Mêlé d'herbes,  
    Pose un bouquet de fleurs ;  
Puis la jeune tribu vole à la danse.  
    Le silence  
Envahit place et boulevards ;  
Autour de la flamme bénie  
La famille s'est réunie ;  
Déjà les portes des remparts  
Se ferment sur leurs gonds criards ;

Le jour fuit l'ombre qui le chasse,  
Et rend au crime son audace ;  
Mais — dors sans crainte, heureux bourgeois !  
Sur ton sommeil veillent les lois. —

---

Salut : Ordre, don céleste  
Qui sus unir librement  
Sous un joug léger, charmant,  
Loin de l'âpre vie agreste,  
Les humains mal abrités ;  
Toi qui fondas les cités,  
Leur appris des mœurs civiles,  
Tressant de tes mains habiles  
Le plus noble des liens,  
L'amour des concitoyens.

Mille bras actifs s'agitent  
Dans un fraternel accord ;  
Le travail dont ils s'acquittent  
Montre l'homme adroit ou fort.

Aide et maître se confondent  
Sous l'œil de la liberté,  
Grands, petits, tous se secondent  
En dépit du révolté.

Oui, le travail fait notre gloire,  
La peine enfante un heureux fruit,  
L'honneur du roi, c'est la victoire,  
Le nôtre, un généreux produit.

Paix aimable,  
Saint accord,  
Sois durable,  
Veille au sort  
De la Cité qui t'honore !

Que l'aurore  
Jamais n'éclaire en ces vallons,  
Troublant leur paix bénie,  
Les pas d'hostiles bataillons !  
Beau ciel où tendrement s'allie  
L'azur à l'or du soir,  
Jamais au sauvage incendie  
Ne prête ton miroir !



## VIII.

Détruisons cette enveloppe !  
Son rôle est désormais rempli ;  
Qu'un objet pur, accompli,  
A l'œil charmé se développe :  
« Agitez le marteau,  
« En pièces le manteau ! »  
Pour que sonore et triomphante  
La Cloche sorte du tombeau.

---

Le maître, d'une main prudente,  
Brise la forme en temps et lieu ;  
Tremblez si le métal en feu  
S'affranchit seul et suit sa pente !

Tel qu'animé par un démon,  
Avec le fracas de la mine,  
Il fait éclater sa prison  
Semant la mort et la ruine.



Où la force aveugle sévit  
Nul bien ne croit, rien ne se fonde ;  
La violence en maux féconde  
N'affranchit pas, elle asservit.

Malheur à la ville où s'amasse  
Matière à révolution !  
Brisant tout frein, la populace  
Accourt à la destruction.

L'émeute saisissant la corde  
Fait hurler le divin métal,  
Sa voix vouée à la concorde  
Donne du meurtre le signal.

On entend crier : « Liberté,  
« Egalité ! » l'on court aux armes ;  
Tumulte et mortelles alarmes,  
Le crime est seul en sureté.

Femmes, rivales des hyènes,  
(Jeu dont l'univers a frémi)  
Rongent, dans leurs féroces haines,  
Le cœur saignant de l'ennemi.

Rien n'est sacré ! défense vaine  
Font les lois et le sens moral ;  
Le bon cède au méchant l'arène,  
Il n'est plus de barrière au mal.

Lion qu'on éveille est terrible,  
Rage de tigre est chose horrible,  
Mais le comble de la terreur  
C'est l'homme agité de fureur.

Honte à qui prête la lumière  
Aux mains de l'aveugle éternel !  
Il livre au feu palais, chaumière  
Dans son délire criminel.



IX.

Dieu, que cet aspect me flatte !  
Comme un bel astre d'argent,  
De sa coque uni, brillant,  
Le fruit du métal éclate.  
Du casque au grand contour  
Tout luit comme le jour,  
L'écusson net et fidèle  
Fait l'éloge du modèle.

---

Venez tous, compagnons,  
Formez le cercle, baptisons  
La Cloche du plus beau des noms :  
*Concordia* est sa devise  
Pour que l'aimante église  
A son appel s'assemble et fraternise.

Glas funèbre ou gai carillon,  
Tel soit son avenir sublime :  
Planant sur cette terre infime  
Là-haut sous le bleu pavillon,  
Se balancer près du tonnerre  
Et confiner avec les cieux ;  
Qu'elle résonne en ces hauts lieux  
Comme les astres de la sphère  
Glorifiant le Créateur  
Et guidant l'homme en son labeur.

Que sa voix d'airain ne propage  
Rien que de grave et d'éternel,  
Que dans son vol perpétuel  
Le Temps y marque son passage.  
Vide de cœur, de sentiments,  
Qu'elle imite par ses élans  
Le sort agité de la vie ;  
Et, de même que dans l'ouïe  
S'éteint le son qu'elle a produit,  
Apprenons d'elle que tout fuit,  
Qu'ici-bas tout s'évanouit.



X.

Or, à l'aide du génie  
Hissons-la de son berceau  
Au séjour de l'harmonie,  
Dans son aérien château. —  
« Tirez », la Cloche avance,  
S'élève, se balance ;  
« Tirez ! » Qu'un son nouveau,  
Chant d'espérance,  
Apporte à la Cité  
Paix et félicité !

FIN.

